NOTICE BIOGRAPHIQUE
DU
DR. URBAIN FARDEAU.

— 1846 —

[P]

BARTHÉLEMY, J. B. P.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

DU DOCTEUR

URBAIN FARDEAU.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

DU DOCTEUR

URBAIN FARDEAU

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

EX-CHIRURGIEN MAJOR DES ARMÉES,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION, DE L'ANCIEN CERCLE ACADÉMIQUE DE PARIS, ETC.

PAR

Son neveu le docteur BARTHÉLEMY (de Saumur),

CHIRURGIEN-MAJOR DU 46e.

PARIS,

IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BAUTRUCHE,

RUE DE LA HARPE, 90.

1846

AUX HABITANTS

DE LA VILLE DE SAUMUR.

Mes chers Concitoyens,

Je viens vous prier d'accueillir avec bonté la dédicace que j'ai l'honneur de vous faire, de la notice biographique de mon respectable oncle, le docteur Fardeau.

Mon but, en publiant cet opuscule que je mets sous le patronage de votre bienveillance, est :

1° De remplir un dernier et pieux devoir envers un parent qui a eu pour moi la tendresse d'un père et à qui je dois en grande partie ce que je suis ;

2° De satisfaire un noble amour-propre de famille que vous comprendrez et approuverez, j'espère ;

3° De mettre entre les mains de mes concitoyens une vie que je crois essentiellement honorable, et par conséquent féconde en bons enseignements pour tous ;

4° De faire enfin une chose qui vous soit agréable, en vous initiant aux particularités d'une existence qui vous a été consacrée en partie et que vous avez récompensée par les témoignages constants de votre haute estime et de votre affection.

Qu'il me soit permis de vous exprimer ici toute ma reconnaissance pour la vive et touchante sympathie que vous avez montrée pour mon oncle à ses derniers moments.

J'en garderai religieusement la mémoire, et elle ne fera que fortifier en mon cœur les sentiments de respect et de dévouement que je vous ai voués depuis longtemps comme enfant de la ville.

J'ai l'honneur d'être, mes chers concitoyens,

Votre respectueux et bien dévoué serviteur.

Le docteur BARTHÉLEMY,
Chirurgien-major.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

DU

DOCTEUR FARDEAU.

Urbain-Jean FARDEAU naquit à Varennes, petit village situé tout près de Saumur, le 28 janvier 1766.

Issu d'un père et d'une mère vraiment remarquables, l'un par ses sentiments élevés et fermes, l'autre par son angélique douceur, Fardeau eut tout d'abord un caractère doux, mais solide, heureux mélange des qualités particulières que ses parents lui avaient transmises.

Plein d'une confiance aveugle dans les justes conseils de son père qui souvent lui répétait qu'il devait respecter les droits d'autrui, mais aussi savoir faire respecter les siens, il eut, à l'âge de douze ans, une occasion extraordinaire d'appliquer ces

préceptes ; et si malgré son côté puéril, nous nous décidons à raconter une anecdote que ne comporte peut-être pas la gravité de ce sujet, c'est qu'elle mettra dans tout leur jour les qualités précieuses dont l'âme de Fardeau était douée.

Un sieur Labbé dont la propriété était contiguë à celle des parents de Fardeau, profitant de leur absence, se donnait le malin plaisir de lancer ses poules dans leur jardin, pour le dévaster. Un jour qu'il les avait mises à la besogne, Fardeau qui, par ordre de son père, s'était caché, accueillit leur visite par un vigoureux coup de fusil. Labbé accourt au bruit et voit qu'une de ses poules est restée sur la place ; furieux, il arrache un échalas et se dispose à franchir le fossé pour venir corriger son jeune et audacieux voisin ; mais Fardeau a déjà eu la présence d'esprit de recharger son arme : il marche d'un pas assuré à la rencontre de Labbé et le couche en joue..... quand celui-ci, frappé de la figure pâle et décidée de cet enfant,

s'arrête, et lui dit : « Le petit mâtin est pourtant capable de tirer sur moi..... »

« — Oh oui ! maître Labbé, lui répond tranquillement Fardeau, et si vous essayez de sauter le fossé, vous êtes un homme mort... ! ! !

Le ton grave et sincère avec lequel il prononça ces mots glaça d'effroi le sieur Labbé, qui se retira écumant de colère.....

Le jeune Fardeau lui cria : « Si vous voulez me donner six blancs (deux sols 1/2), la valeur de mon coup de fusil, je vais vous jeter votre poule..... »

Labbé ne l'écouta pas. Fardeau s'emparant alors de la poule, mais pensant qu'il était indigne de lui d'en profiter, alla l'offrir à une vieille femme du village, connue par sa pauvreté.

Que l'on songe à ce que devait produire un caractère aussi solidement trempé, et l'on ne devra point s'étonner de voir que, dans le cours de sa longue et laborieuse carrière, Fardeau se soit plus d'une fois élevé jusqu'à l'héroïsme, surtout quand il s'est agi de servir l'humanité.

Entré au collége de Saumur à l'âge de 14 ans, il se plaça de suite au rang des meilleurs élèves ; il remporta, chaque année, la plupart des premiers prix et fut même plusieurs fois proclamé *insignis inter insignes*, ce qui était alors une espèce de prix d'excellence.

Au sortir du collége, il entra au séminaire d'Angers, pour y faire sa philosophie et les études préparatoires au sacerdoce.

La place de professeur de rhétorique du collége de Saumur étant venue à vaquer, on ouvrit un concours. Fardeau se mit sur les rangs et l'emporta. En sorte qu'il eut l'insigne honneur de venir s'asseoir comme maître, dans la classe où deux ans auparavant il n'était que simple élève.

Il professa la rhétorique avec succès pendant dix-huit mois, puis il rentra au séminaire et finit par prendre les ordres.....

Un homme opulent du pays, M. de St-Germain, lui ayant offert d'accompagner et de diriger dans un voyage en Italie son fils unique, Far-

deau accepta et ne mit pas moins de deux ans à étudier et explorer dans tous les sens ce pays si fertile en belles choses. Tout en s'acquittant avec conscience de sa mission de précepteur, il put orner son propre fond d'une infinité de connaissances qui donnèrent à son instruction un cachet de supériorité, bien rare à cette époque, et laissèrent dans son esprit un amour exalté du grand et du beau qui depuis ne l'a jamais abandonné.

A son retour en France, il trouva le pays en feu, notre terrible révolution venait d'éclater. En passant à Avignon, il fit la rencontre d'un jeune homme dont le père venait d'être guillotiné, et qui par ses discours inconsidérés n'aurait pas tardé à subir le même sort. Il le supplia, au nom de sa mère, qu'il avait encore, de se taire; il lui fit prendre des habits communs, le prit auprès de lui, à ses grands risques et périls, en qualité de domestique, l'emmena à Lyon et le sauva.

Au moment de rendre M. de St-Germain à sa famille, une légère contestation s'éleva entre eux

à propos d'une somme de..... qui devait être comptée à Fardeau à la fin de sa mission. M. de St-Germain ayant eu l'imprudence de dire que les tribunaux pourraient en décider, Fardeau lui dit : « Il faut absolument qu'il y ait un noble parmi nous deux ; puisque vous avez cessé de l'être en marchandant une dette d'honneur, c'est à moi de prendre cette qualité. » Puis saisissant l'acte par lequel une dizaine de mille francs lui étaient assurés, il le mit en pièces et plus tard ne voulut jamais rien accepter.

Son premier soin en rentrant à Saumur fut de faire la remise à la patrie des huit cents francs qu'il touchait comme prêtre. Par lettre du 11 messidor an XI de la république, la commission des dépêches l'en remercia au nom de la Convention nationale.

Il se rendit à Varennes où ses compatriotes lui conférèrent le titre de capitaine de la gendarmerie nationale. Il alla en cette qualité combattre les Vendéens et reçut plus tard, des autorités, les plus

grandes félicitations sur la bravoure et l'intelligence qu'il avait mises à diriger une cinquantaine d'hommes qui lui avaient été confiés.

Rentré à Saumur, il crut pouvoir vivre en paix auprès de sa sœur et de son beau-frère M. Barthélemy; mais son malheureux titre de prêtre lui attira plus d'une persécution.

Deux vieilles dévotes, ses voisines et amies en apparence, ayant cru le voir passer dans le convoi d'un noble vendéen qui était venu mourir à Saumur, eurent l'infamie de le dénoncer au tribunal révolutionnaire. Il y fut appelé et démontra l'alibi. Cependant on remit à huitaine pour le prononcé du jugement; et si, quelques jours plus tard, il ne s'était pas jeté à la Loire pour sauver un jeune homme qui se noyait, et qui, par miracle, se trouva être le président du tribunal de sang devant lequel il avait comparu, sans cette circonstance providentielle, c'en était probablement fait de lui!

Le jeune président se montra fort reconnais-

sant et lui donna un certificat de civisme des mieux en règle.

Fardeau crut prudent néanmoins de se réfugier dans l'hôpital de Saumur où, sous des chirurgiens habiles, il préluda aux études de l'art de guérir.

Quand la tourmente révolutionnaire fut un peu calmée, il partit pour Paris, à pied, avec une carnassière sur le dos et vingt-cinq louis en or pour tout bien.

Au-dessus de Blois, il vit passer une chaise de poste, derrière laquelle un excès de fatigue le décida à monter. Le postillon s'en aperçut, le fit descendre et fit mine de vouloir le frapper de son fouet.

Fardeau saisit un des pistolets qu'il avait dans les poches de sa redingote, dite à la propriétaire, le mit sous le nez de l'insolent et le força, tout pâle et tremblant qu'il était, de se remettre au plus vite en selle.

Au premier relais, Fardeau s'attendait à quel-

que événement, il vit quelques gars ameutés par le postillon qui semblaient se disposer à l'écraser au passage. Le monsieur qui voyageait dans la chaise de poste, de loin lui faisait signe de ne pas avancer. Fardeau examina froidement si ses deux pistolets étaient bien en état, en prit un de chaque main et s'avança vigoureusement vers ce groupe d'hommes qui, frappés de terreur, le laissèrent passer, sans même oser l'attaquer.

Arrivé à Paris à l'âge de vingt-sept ans, il se mit à l'étude de la chirurgie avec une excessive ardeur ; il ne manquait pas une leçon de l'illustre Desault. Toujours arrivé l'un des premiers aux visites du matin, il fixa l'attention d'un homme fort habile, M. Giraud, chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu ; il se lia particulièrement avec lui et bientôt ils échangèrent des leçons de chirurgie, de latin, et d'italien. Le successeur de Desault, l'éloquent M. Pelletan, l'ayant aussi remarqué, en fit son secrétaire..... Il fut mis à la tête de salles de dissection de l'Hôtel-Dieu, et put se lis-

vrer à son aise à de fortes études anatomiques qui furent la base d'un admirable talent chirurgical que nous verrons plus tard se développer.

Ce fut à cette époque et dans ce même amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, qu'il se trouva en rapport assez intime avec l'immortel Bichat. Il se rappelait avec une espèce d'orgueil d'avoir aidé cet homme de génie dans quelques dissections qui avaient pour but de rechercher les traces qu'il présumait que la rage imprimait au système nerveux.

Mais la voix de la patrie appelait à la frontière tout ce qui portait un cœur de bon Français. Fardeau ne put résister à l'entraînement général ; il subit avec succès, au Conseil de santé des armées, l'examen de chirurgien de troisième classe, et se rendit à l'armée de l'Ouest d'abord, et plus tard à celle de Sambre-et-Meuse. D'honorables attestations font voir qu'il avait déjà dignement compris la noble mission de chirurgien militaire.

De retour à Paris, il reprit ses chères études anatomiques, et fit, dans un amphithéâtre de la

rue de la Huchette, un cours d'anatomie et de physiologie qui eut le plus grand succès. Sa parole facile et passionnée lui attira de nombreux et fidèles auditeurs.

Un de ses compatriotes, le général de division Lemoine, ayant entendu parler de lui de la manière la plus avantageuse par M. Allain, aujourd'hui général, l'appela et lui proposa de l'emmener en Italie où il allait commander une division, en qualité d'interprète et d'aide-de-camp. Fardeau, qui avait une vocation des plus prononcées pour les armes, accepta sans hésiter; cependant, en homme prévoyant, il demanda au général le temps nécessaire pour aller subir au Conseil de santé l'examen de chirurgien de deuxième classe. Il réussit à merveille, et put aller rejoindre M. Lemoine en Italie, muni de sa commission d'officier de santé. Le général lui donna les insignes de capitaine du 1er de hussards. Ce fut sous cet habit et comme aide-de-camp du général qu'il prit part à presque tous les combats heureux qui

firent de cette campagne l'une des plus glorieuses pour la France.

Un jour, en présence du général Pérignon, il aperçut une soixantaine d'Autrichiens qui poussaient devant eux dix-sept hommes du 34e, qui étaient noirs de poudre à force de s'être défendus, mais qui cédaient au nombre. En un temps de galop il arrive à eux, leur fait charger leurs armes, et les place en embuscade derrière une maison sur laquelle se dirigeaient les Autrichiens, qui ne s'attendaient certes pas à les trouver là. Lorsque la colonne eut dépassé la maison de quelques pas, Fardeau commanda feu! passa au galop derrière la maison, et se mit à sabrer ces malheureux avec une telle impétuosité, qu'ils se rendirent.

« Je n'oublierai jamais ce fait d'armes, lui dit quelques minutes après le général Pérignon; monsieur Fardeau, c'est merveilleux! je me charge de le raconter à Lemoine.

« — Qu'il me vaille votre estime, mon général,

lui répondit Fardeau, et je me trouverai bien récompensé ! »

A Riéti, où il fut laissé par le général Lemoine avec une garnison de six cents hommes seulement, il fut sommé par des insurgés, qui étaient au nombre de trois ou quatre mille, de mettre bas les armes sur la place publique, s'il ne voulait pas être massacré, lui et les siens. Pour toute réponse, il rassembla en hâte, dans une vaste maison, les personnages les plus éminents de la ville, fit mettre au rez-de-chaussée 200 livres de poudre, et se plaça tout près avec une mèche allumée. Il ordonna à ses prisonniers de faire savoir aux insurgés, leurs amis, ce qui se passait. Son attitude bien décidée imposa tellement, que les insurgés n'osèrent attaquer. Il sauva ainsi et ses compagnons, et la ville elle-même.

Si nous voulions raconter tous les traits de courage, d'audace et d'humanité en même temps par lesquels Fardeau se signala dans cette belle campagne d'Italie, nous serions forcés de sortir des

limites d'une simple notice : aussi nous bornerons-nous à transcrire ici des certificats (1) admirables, qui résument la conduite militaire de Fardeau, surtout en faisant connaître avec détails un des plus beaux faits d'armes de cette époque, et qui lui valut plus tard le titre de chevalier de la Légion-d'Honneur.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Le général de division LEMOINE, au quartier de Final, le 17 pluviôse an 8 de la république.

« J'atteste que le citoyen Fardeau, chirurgien de mon ambulance, s'est toujours comporté de manière à se faire remarquer dans tous les combats que ma division a supportés pendant les campagnes de l'an VII et de l'an VIII ; que cet officier a toujours secouru les blessés avec une promptitude remarquable, bravant les balles et les boulets. Je me fais un devoir d'ajouter aux éloges que mérite

(1) Nous possédons les originaux. B.

sa conduite chirurgicale un fait d'armes extraordinaire que voici :

« Dans l'affaire du v brumaire dernier, entre Vico et Mondovi, après un combat de plus de six heures contre des forces bien supérieures, l'ennemi fut repoussé avec tant de violence, qu'une colonne de six cents hommes fut dépassée par mes troupes. Ce fut alors que le citoyen Fardeau, appréciant les circonstances, suivi de deux hussards seulement, tomba dessus, comme elle débouchait par un petit chemin creux, en criant à l'officier qui la commandait : « Bas les armes ! ou je vous fais sabrer tous. » Et malgré le feu de la tête de la colonne, qui blessa mortellement un des deux chevaux des hussards, le citoyen Fardeau tint ferme, et parvint à lui faire déposer les armes. La plupart de ses prisonniers s'échappèrent dans un bois voisin ; mais pourtant il réussit à en conduire à mon quartier général deux cents avec trois officiers....

« Il embellit cette action d'éclat par une générosité peu commune, en refusant de l'officier

commandant sa montre et son or, lui faisant observer qu'*un officier français savait vaincre, mais qu'il ne savait pas dépouiller;* qu'il était au contraire prêt à lui porter les secours dont il pourrait avoir besoin. Je tiens cette particularité de l'officier lui-même, et j'ai été témoin oculaire de cette action, qui excita l'admiration de toute la division, et mérita au citoyen Fardeau l'estime générale; moi, en mon particulier, je l'ai toujours distingué parmi les braves de l'armée.

« *Signé* L. LEMOINE. »

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Armée d'Italie.— Au quartier général de Final, le 11 pluviôse, an 8 de la république française une et indivisible.

« Bertrand Clausel, général de brigade, certifie que le citoyen Fardeau, aide-de-camp du général de division Lemoine, a tenu, à l'affaire du v brumaire dernier, entre Vico et Mondovi, une conduite digne des plus grands éloges; qu'il se

distingua particulièrement lorsque, suivi seulement de deux hussards du 1er régiment, il se précipita, après avoir passé un profond ravin qui l'en séparait et sans aucune attitude d'être secouru par un plus nombre des nôtres, sur une colonne ennemie forte de six cents hommes, mit le désordre et l'épouvante dans ses rangs, parvint par cette heureuse audace à lui faire mettre bas les armes et à en emmener deux cents prisonniers, dont trois officiers. Cette action d'éclat mérite au citoyen Fardeau l'estime de ses chefs comme celle de ses subordonnés, et doit lui promettre aussi la bienveillance du gouvernement.

« *Signé* B. CLAUSEL. »

Je soussigné adjudant-commandant, employé alors dans la division aux ordres du général Lemoine, certifie avoir été témoin oculaire du trait de bravoure et de générosité dont il est fait mention d'autre part, par les généraux Clausel et

Lemoine, et saisis cette occasion pour rendre au citoyen Fardeau le témoignage de l'estime que l'on doit à un citoyen dont les qualités civiles et morales ont mérité les suffrages de toute la division.

L'adjudant commandant,
CORTEZ.

J'atteste, ainsi que les généraux Clausel et Lemoine, le fait d'armes dont ils ont été témoins oculaires. J'étais alors sur le champ de bataille, chirurgien en chef de l'ambulance, et le citoyen Fardeau, qui était sous mes ordres, s'y distingua ainsi qu'il est rapporté dans les pièces ci-jointes; là comme ailleurs, il s'est rendu recommandable par l'excellence de son caractère, l'exactitude la plus scrupuleuse à son service et sa parfaite subordination; ses talents et sa bravoure me l'ont toujours fait aimer plus qu'aucun autre.

Je me félicite d'unir mon témoignage à ceux qu'il a déjà, espérant qu'il concourra à lui faire

obtenir, d'un gouvernement juste et si empressé à récompenser, le prix qu'il mérite.

Le chirurgien de première classe,

CHAPPE.

Après deux ans de fatigues, de combats, et nous pourrions dire de gloire, Fardeau, par prudence, demanda à se renfermer exclusivement dans les fonctions de chirurgien militaire, que du reste il n'avait jamais abandonnées complétement.

Il quitta l'honorable général Lemoine, et fut, quoique simple aide-major, chargé en chef du service de l'hôpital de Voghera. Des circonstances de sa profession l'ayant mis en rapport avec le célèbre Scarpa, il profita de cette bonne aubaine en cultivant avec le plus grand soin une connaissance aussi précieuse. Scarpa le prit en amitié et l'initia à toute sa science sur les maladies des yeux.

C'est alors qu'il prit goût à cette branche de la chirurgie dans laquelle plus tard il excella.

Il communiqua à Scarpa une observation de hernie inguinale, dans laquelle il avait trouvé le cordon spermatique en avant de la tumeur et étalé sur elle; cette découverte lui valut d'être cité avec éloge dans le Traité des hernies de l'immortel auteur dont nous parlons.

Revenu à Paris, il fit encore un cours d'anatomie et de physiologie, et de plus un cours de maladies des yeux.

Il reçut une commission de chirurgien de première classe (chirurgien-major), pour les ambulances du camp de Saint-Omer; il n'y resta que peu de temps et passa avec le même grade dans le 64e régiment au camp de Boulogne. Il retrouva là l'excellent M. Chappe, qui le traita avec la plus grande distinction; il fut détaché de son régiment pour diriger en chef l'hôpital temporaire n° 3.

Il y établit de suite une clinique chirurgicale

qui eut le plus grand et le plus légitime succès.

MM. Percy et Chappe honorèrent plusieurs fois ses leçons et ses opérations de leur présence.

L'illustre maréchal Soult ayant entendu parler par M. Chappe, son médecin, des brillantes leçons de Fardeau, et de l'importance réelle qu'elles pouvaient avoir pour l'instruction de toute la jeunesse chirurgicale du camp, ordonna que l'on construisît immédiatement, *à ses frais*, un amphithéâtre au chirurgien-major Fardeau.

Un ordre du jour engagea tous les chirurgiens du camp à suivre cette clinique.

Pendant que Fardeau utilisait ainsi ses loisirs au profit de la science et de l'humanité, une grande fête se préparait; fête à jamais mémorable, et dont Fardeau eut la gloire d'être un des héros, je veux parler de la première distribution à l'armée des croix de la légion d'honneur!

Fardeau, en récompense du beau fait d'armes que nous avons cité, reçut la sienne de la main de l'Empereur. Au moment de l'attacher à son

habit il la laissa tomber, la ramassa avec une certaine vivacité, puis l'attachant de nouveau avec précaution, dit en souriant : « Ce n'est pas cependant que je la regrette, M. Fardeau..... »

Il y avait à peine une heure que Fardeau venait de recevoir cette marque de distinction, alors si digne d'envie ! lorsqu'une tempête affreuse éclata, la mer devint furieuse ; les embarcations de toute espèce étaient jetées à la côte et brisées en éclats.

Fardeau, en compagnie de quelques autres légionnaires, était sur le rivage à déplorer les sinistres qui se succédaient, lorsqu'un petit bâtiment arrivant du Hâvre, et chargé de 150 personnes environ, vint à 200 pas du bord agiter ses signaux de détresse, il était dans l'impossibilité d'arriver jusqu'à terre. Fardeau, dont la tête était exaltée et qui se sentait le talent et surtout le sang-froid d'un parfait nageur..... met habit bas, embrasse sa croix d'honneur, et sous les yeux de plusieurs milliers de spectateurs, se jette

à la mer (1)..... Il se dirige d'abord vers deux hommes qui se tenaient embrassés et allaient se noyer, il les pousse avec vigueur vers une pointe de rocher à laquelle ils s'accrochent, ils sont sauvés.

Fardeau continue sa route vers le navire, plonge plus de vingt fois à la base des vagues qui, dans leur mouvement de retrait, le portent vers le point qu'il veut atteindre ; après une demi-heure de lutte et d'efforts inouis, il arrive; il persuade à tous ces malheureux de ne pas quitter leur bord sans quoi ils périront tous, faute de savoir assez nager. Il crie au capitaine d'attacher à un câble une longue pelote de ficelle et de la lui jeter. Le capitaine s'empresse, la pelote est à la mer, et Fardeau, toujours maître de son courage, la pousse devant soi de la tête et des pieds et la rapporte enfin à l'amiral Decrès,

---

(1) Feu M. Fauché, membre du Conseil de santé, nous a dit avoir été présent à cette scène.

qui, là, dans l'eau jusqu'à la ceinture, dirigeait la marine impériale dans le sauvetage des nombreux naufragés.

Grâce à cette ficelle, le câble est obtenu, les marins s'en emparent, tirent dessus avec empressement et la pauvre péniche est amarrée !

Tout le monde fut sauvé ! Une grande partie des passagers voulurent connaître leur sauveur et vinrent presser dans leurs bras le brave Fardeau !

Quel moment délicieux pour une âme aussi élevée que la sienne, pour un cœur aussi généreux que le sien !

Le lendemain, cet acte de dévouement sublime fut mis à l'ordre du jour de la division du général Suchet.

L'amiral Decrès fit venir Fardeau et lui dit « que s'il n'était déjà décoré, il l'aurait été certainement pour cette admirable action ! Que voulez-vous que je demande pour vous à l'empereur, ajouta l'amiral ? — Eh ! que puis-je désirer,

aujourd'hui que j'ai cela ? repartit Fardeau en montrant sa décoration. Veuillez dire à l'empereur que je suis bien heureux d'avoir pu aussitôt lui témoigner ma vive reconnaissance, et que ce que je demande c'est une nouvelle occasion de le servir mieux si je le puis... »

Fardeau partit avec son régiment, le brave 64e, pour l'Allemagne.

Il assista à la bataille d'Austerlitz dont il parlait toujours avec enthousiasme.

Il quitta un moment l'armée pour accompagner le colonel Joubert à qui il sauva une jambe que l'on avait voulu amputer.

Il rejoignit son corps et fit avec lui, à travers des misères inouïes, les campagnes de Prusse et de Pologne...

Fardeau, entièrement consacré à sa profession de chirurgien, se plaça bientôt parmi l'élite des opérateurs. A la suite des grands combats il était toujours appelé par MM. Larrey et Percy pour partager avec les Ribes, les Choquet, etc.,

les travaux chirurgicaux de ces terribles époques.

A Varsovie, M. Larrey ayant songé à créer dans l'armée un corps enseignant, avait confié l'anatomie à Monsieur Ribes et la physiologie à Fardeau (1).

Une occasion s'offrit néanmoins de prouver que son intrépidité était toujours la même.

Sur le bord de la Vistule, l'empereur, armé de sa lorgnette, semblait impatient de savoir ce qui se passait à une certaine distance, de l'autre côté :

Fardeau s'approcha respectueusement de lui et lui offrit de passer de l'autre bord à la nage...

L'empereur, qui le reconnut à merveille, lui dit vivement : « Non, non, je vous remercie; puis le fixant avec son regard pénétrant, il ajouta : Mais c'est bien, M. Fardeau, c'est très-bien ! » Un quart d'heure après, un officier d'ordonnance apportait de la part de l'empereur un ordre qu'il fallait por-

---

(1) Les événements de la guerre ne permirent pas à M. Larrey de réaliser ce projet.

ter de suite à tel général. Fardeau, à qui l'on donnait dix dragons d'escorte, était chargé de cette mission. Il partit comme l'éclair, fut obligé de traverser, en allant et au retour, les avant-postes de l'ennemi qui l'épargna si peu, qu'il eut quatre de ses dragons tués en route. Il remplit du reste ponctuellement les ordres de l'empereur.

A l'issue de la campagne de Pologne, sa santé horriblement détériorée le força de demander sa retraite.

Sa séparation d'avec le 64e fut très-pénible pour lui, il s'était créé là une véritable famille qui pleura en le voyant partir.

Il revint à Paris, se livra pendant dix-huit mois environ à l'enseignement particulier de la chirurgie et à la pratique.

Il commençait à se faire remarquer, surtout pour le traitement des maladies d'yeux, lorsque l'envie de revoir ses pénates s'empara impérieusement de lui. L'administration de la guerre qui ne l'avait pas perdu de vue le fit appeler. Le mi-

nistre lui offrit une belle position au Val-de-Grâce, il remercia. Le motif déterminant de son retour à Saumur fut qu'il allait retrouver là une famille qui l'aimait, le désirait, et à laquelle il pourrait rendre les plus grands services. Bien décidé à ne jamais se marier, parce que pour lui *un serment* était chose sacrée! il éprouvait le besoin d'avoir des enfants qu'il pût caresser et protéger... Il adopta ceux de son beau-frère qui proclament aujourd'hui, avec la plus vive reconnaissance, qu'il n'a point cessé d'être pour eux un second père.

En peu de temps, il fut réputé pour l'opérateur le plus habile de toute la contrée.

Pendant 35 ans qu'il a exercé, il est peu des plus grandes opérations de la chirurgie qu'il n'ait eu occasion de pratiquer.

Un jugement sain, des notions anatomiques précises, un sang-froid imperturbable, une main sûre, une médecine franchement physiologique à la suite de ses opérations, telles sont les causes qui l'ont fait regarder par ses concitoyens comme un

de ces praticiens hors rang dont le talent n'aurait aucunement pâli à côté des sommités de la capitale.

Il excellait avant tout dans les opérations diverses qui concernent l'appareil oculaire. Il opérait la cataracte par extraction sans que personne l'aidât, grâce à un fauteuil qu'il avait fait construire *ad hoc*, et surtout à son ophthalmostat, instrument ingénieux qui fixe le globe de l'œil en même temps qu'il maintient les paupières écartées. Il se servait de ces divers instruments avec une sûreté de main et une adresse qui a toujours fait l'admiration de ses confrères. Au printemps dernier, malgré ses 78 ans, il a opéré avec succès d'une double cataracte une riche fermière de la Vendée.

Il opérait les fistules lacrymales avec le plus grand succès par la méthode de Scarpa, la tente de plomb (Il l'avait remplacée dans ces derniers temps par une canule en argent, maintenue en dehors par un petit éperon). Il regardait comme

mauvaise chirurgie l'emploi de la canule à demeure.

Nous aurions trop à dire si nous voulions parler d'une foule d'instruments qu'il a ou inventés ou perfectionnés, et des modifications qu'il a fait subir à beaucoup de procédés chirurgicaux.

Pour l'ablation des cancers au sein, quand il rencontrait une tumeur mobile, sans adhérences en arrière, et qu'il pouvait attirer à lui, il passait entre elle et le grand pectoral un couteau courbé sur le plat, et par deux sections à droite et à gauche faisait en une demi-minute une opération qui aurait pu durer un quart d'heure.

Si Fardeau excellait par ses talents en chirurgie, on peut dire qu'il était encore plus remarquable par ses qualités d'esprit et de cœur.

La douceur et l'aménité de son langage inspiraient constamment de la confiance et de l'affection. Il possédait au suprême degré le talent de décider les malades aux grandes opérations et surtout celui de les consoler après. Son imagination

heureuse et toujours gaie lui fournissait sans cesse quelques anecdotes piquantes qu'il disait avec un tact parfait, et qui faisaient réellement de sa visite un moment de récréation pour le patient.

Il avait un faible pour les enfants, qui, de leur côté, l'aimaient et le poursuivaient dans ses courses, de leurs bonjours et de leurs naïfs égards. Il répétait avec bonheur ce mot aimable de Jésus : *Sinite parvulos ad me venire.*

Il avait une sympathie sincère et profonde pour les femmes. « Les pauvres femmes, disait-il, sont les plus faibles et elles ont le plus à souffrir ; c'est un devoir sacré de les aimer et de les protéger; manquer d'égards envers une femme, surtout quand elle est âgée, c'est un sacrilége ! »

Cette commisération pour le sexe allait si loin chez lui, qu'à Saumur il soignait pour rien même les prostituées.

« Tout le monde les repousse, disait-il; et c'est précisément pour cela que je trouve en mon cœur quelque chose qui me dit de leur tendre la main.

Et d'ailleurs, le bon Jésus n'a-t-il pas empêché la femme adultère d'être lapidée? »...

C'est que chez Fardeau l'étude de l'Évangile n'avait point été une chose de pure curiosité; il le savait par cœur, et l'on peut dire qu'il l'avait dans son cœur. Jamais personne n'en a pratiqué plus largement les divins préceptes.

Il était à Saumur le médecin des pauvres qu'il soulageait aussi souvent de sa bourse que de son talent.

Quand, dans les classes inférieures, il avait le bonheur de donner ses soins à un vieux militaire, jamais il ne voulait accepter d'honoraires.

Il y a quelques années, un malheureux douanier reçut dans une rixe un coup de sabre qui lui coupa l'artère crurale en travers. Un pharmacien, M. Majesté, qui se trouvait là par hasard, eut assez de présence d'esprit pour établir une compression qui empêcha cet homme de succomber sur le champ. Fardeau fut appelé. Après avoir convenablement disposé le moral du patient qui avait été

soldat, il se mit à l'œuvre et lia parfaitement les deux bouts de l'artère. Après trois mois de traitement le malade fut complétement rétabli.

A sa première sortie il vint remercier Fardeau et lui demander ce qu'il lui devait : « Mille écus, lui dit Fardeau avec un sérieux affecté. — Mille écus ! repartit cet homme, je ne les ai pas, M. Fardeau, mais je travaillerai toute ma vie pour vous les payer !

— C'est très-bien mon ami, lui répondit Fardeau, j'avais l'intention de vous en faire cadeau, et je vois avec plaisir que je les donnerai à un brave homme ! Allez, nous sommes quittes. Travaillez, mais que ce soit pour votre femme et vos enfants. »

Cet homme sortit dans un état difficile à dépeindre, et courut dans toute la ville raconter et l'habileté et la bonté de M. Fardeau.

Lorsqu'il apporta cette bonne nouvelle à sa femme, elle courut à l'église voisine et fit vœu d'une prière de tous les jours, pour M. Fardeau.

Aujourd'hui que nous parlons, la pauvre femme ne manque jamais à ce pieux devoir.

On conçoit qu'avec toutes ces éminentes qualités, Fardeau ait dû se placer aussi avant que possible dans l'affection et dans l'estime de ses concitoyens.

Aussi, qnand on a vu sur son visage décoloré l'expression du mal grave qui devait l'emporter (une hypertrophie du cœur par cause rhumatismale), la tristesse s'est-elle emparée de tous.

Pendant plus d'un an que cette terrible maladie a mis à user sa constitution solide, il n'est point d'attentions et d'égards dont il n'ait été l'objet de la part des habitants de Saumur.

Presque jusqu'au dernier moment il sortait pour jouir, comme il le disait, de la douce satisfaction de voir les grands et les petits, les pauvres et les riches, s'approcher et lui dire : M. Fardeau, voulez-vous accepter mon bras?

Enfin l'heure fatale a sonné..... Quoiqu'on s'y

attendît depuis longtemps, le coup a été on ne peut plus pénible pour toute la ville ; il n'est certes pas un habitant qui n'ait accordé une larme ou un regret au bon monsieur Fardeau !

Pendant plusieurs jours on ne parlait que de lui..... chacun avait à la bouche quelque chose de bien à dire sur son compte.....

Une foule immense de citoyens assistait à son convoi ; mais ce qui en faisait le plus digne ornement, c'est une centaine de pauvres et autant d'ouvriers, qui étaient accourus de leur propre mouvement, pour s'acquitter, à leur manière, de tout le bien que cet excellent homme leur avait fait.

Pour donner une juste idée de la sensation profonde que la perte de cet homme vertueux a faite dans Saumur, nous pourrions citer tous les discours touchants qui ont été prononcés sur sa tombe. Nous croyons devoir nous borner à reproduire un article nécrologique qui a été inséré dans un journal d'Angers, *le Grelot*, le 25 fé-

vrier, deux jours après la mort de M. Fardeau. Inspiré par la reconnaissance au rédacteur principal, M. Maige, à qui le défunt avait eu le bonheur de faire quelque bien, cet article nous a paru aussi honorable pour le cœur que pour le talent de ce jeune et habile écrivain. Le voici :

« La ville de Saumur vient de perdre un de ses plus recommandables enfants; la science médicale, un de ses plus dignes adeptes; l'armée, un de ses plus nobles vétérans; la France, un de ses meilleurs citoyens : le respectable docteur Fardeau est mort dans la nuit de jeudi à vendredi (22 février 1844).

« Ce vénérable doyen des médecins de Saumur s'est éteint presque sans douleur; jamais mort plus calme et plus paisible n'a couronné une plus longue et plus belle carrière.

« Tour à tour professeur, chirurgien, soldat, médecin, M. Fardeau fut, dans toutes les circonstances, l'honneur des professions auxquelles il a appartenu. Décoré de la main de l'Empereur au

camp de Boulogne, lors de la création de la Légion-d'Honneur, signalé plusieurs fois dans les ordres du jour de la grande armée, ce nobiliaire de la France impériale, après avoir servi la patrie de son sang et de sa science, M. Fardeau était venu, à la fin de nos grandes guerres, se reposer au sein de sa ville natale ; là, entouré de l'estime générale et de l'affection de nombreux amis, voué tout entier à l'exercice de la médecine et de la chirurgie, il consacra trente ans de sa vie à soulager les malheureux, à les secourir, à pratiquer dans toutes les circonstances les préceptes de plus expansive et de la plus admirable charité.

« Nous qui l'avons vu à l'œuvre, nous qu'il daignait honorer d'un peu d'affection, en retour du respect tout filial que nous lui avions voué, nous nous devions à nous-mêmes d'écrire ces quelques mots à la mémoire du noble vieillard que la mort vient de ravir à notre vénération. Demain, à Saumur, avant que son cercueil ne descende dans la tombe, des voix éloquentes s'élèveront, qui ra-

conteront les vertus, le dévouement infatigable, l'inépuisable bonté de cœur, la douce aménité, la vive imagination, l'esprit délicat, la science réelle, qui recommandent M. Fardeau aux regrets de ses compatriotes. Nous n'avons pas pensé que notre éloignement dût nous empêcher de payer à cette dépouille vénérée le tribut de notre douleur et de nos respects.

« On ne saurait entourer de trop d'honneurs les restes mortels de ces hommes modestes qui traversent l'existence, le front calme, à l'abri d'une conscience sans reproche, et qui ne laissent sur leur passage que la trace de leurs bienfaits et le souvenir de leurs bonnes actions.

« La société, dans son engoûment égoïste, garde ses statues et ses couronnes pour ces héros de hasard qu'un quart d'heure de courage ou qu'un éclair de génie illustrent à jamais. Elle n'a pour les êtres plus ignorés qui consacrent toute leur vie à l'exercice de la plus large bienfaisance, qu'une stérile approbation ; il faut que nos re-

grets et nos pieux hommages, en protestant contre ces tristes tendances d'une époque abâtardie, conservent pieusement dans tous les cœurs la mémoire de ces bienfaiteurs de l'humanité, et que l'exemple de leur vie soit l'enseignement de la nôtre !

NOTA. En apprenant la mort de M. Fardeau, le Conseil de santé des armées a décidé qu'un article nécrologique lui serait consacré dans le *Journal de médecine et de chirurgie militaire* dont la publication a lieu par ordre du ministre de la guerre.

FIN.